

MARIE POUR IRÉNÉE DE LYON ET AUGUSTIN D'HIPPONE

Qui sont ces deux évêques, Pères et Docteurs de l'Église ?

Saint Augustin, le plus connu des deux, a vécu toute sa vie, entre 354 et 430, en Afrique romaine à part un séjour de cinq ans en Italie, de 383 à 388, où après une dizaine d'années d'égarément dans l'hérésie manichéenne – apostasie qui fit le grand désespoir de sa mère –, il revint à la foi catholique, reçut le baptême et vécut en serviteur de Dieu, avant de rentrer en Afrique et d'être « fait prêtre », chose qu'il avait soigneusement cherché à éviter. Très rapidement il devint l'évêque d'Hippone et le premier grand théologien de l'Église latine, en raison de sa lutte contre les manichéens, contre le schisme donatiste et contre ce qui allait devenir l'hérésie pélagienne, selon laquelle Dieu n'a pas besoin de la grâce pour faire le bien.

Saint Irénée vécut deux siècles plus tôt. Avant de devenir le deuxième évêque de Lyon, à la suite de Pothin, mort en prison lors de la persécution locale de 177, il était né en Asie Mineure, autour de 140, probablement à Smyrne (aujourd'hui Izmir) sur la côte de la mer Égée, ce qui fait de lui un Père grec, en raison de sa langue d'origine. À quoi s'ajoute le fait que, tout jeune il suivit l'enseignement de Polycarpe, l'évêque de Smyrne qui, lui-même, disait avoir connu l'apôtre Jean, ce qui fera d'Irénée le premier grand défenseur de la *Tradition apostolique*, comme en témoigne sa liste des évêques de Rome ayant succédé à saint Pierre.

Le peu que nous savons sur sa vie nous vient de *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, contemporain de l'empereur Constantin, au 4^e siècle. Après des études à Rome pour devenir rhéteur, Irénée alla « chez les Celtes », dans la capitale des Gaules, où il apprit leur « dialecte barbare ». La communauté chrétienne de Lugdunum, en grande partie composée de migrants de langue grecque, était mal intégrée à la vie de la cité, ce qui explique la violence de la persécution locale qui eut lieu en 177 et dont on connaît les détails par une *Lettre adressée aux Églises d'Asie et de Phrygie*. C'est durant cette persécution que périrent une cinquantaine de chrétiens, dont la jeune Blandine. Quant au prêtre Irénée, il était alors en mission auprès de l'évêque de Rome, Éleuthère (d'après sa liste, le 12^e successeur de Pierre¹) porteur d'une lettre des chrétiens de Lyon emprisonnés, et c'est à son retour qu'il fut choisi pour succéder à Pothin, mort en prison, à plus de quatre-vingt-dix ans. D'après Grégoire de Tours et Jérôme de Stridon, Irénée serait mort martyr, sous le règne de Septime-Sévère, au tout début du 3^e siècle.

Il nous reste de lui deux ouvrages dont le plus connu est : *Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*, en latin : *Adversus hæreses*, « Contre les hérésies ». Réparti en cinq livres, cet ouvrage est d'une longueur imposante (sa traduction française compte environ 700 pages). Il commence par la présentation détaillée (« la mise à nu ») des différentes gnosés qui menaçaient gravement le christianisme dans ses débuts (Livres I et II), gnosés qui seront réfutées dans les livres IV et V, dont il nous reste une version arménienne, après une présentation synthétique de la foi chrétienne qui occupe le Livre III. Son autre ouvrage, découvert en 1904 dans une version arménienne – l'original grec, connu d'Eusèbe de Césarée est perdu, – *Démonstration de la prédication apostolique*, était destiné à un chrétien baptisé du nom de Marcianos. Plus bref que *l'Adversus Hæreses*, il a été traduit dans *Premiers écrits chrétiens*, dans la collection de la Pléiade (2016).

Comment expliquer l'abandon relatif de *l'Adversus hæreses* au cours des siècles ? Par le fait que l'original ait été écrit en grec ? À cause de sa complexité, même s'il offre une documentation très précieuse à qui veut se documenter sur la Gnose des débuts du christianisme ? Il me semble que la cause principale tient à ce qu'il soit antérieur aux grands conciles dogmatiques du 4^e siècle. C'est pourtant ce qui en fait tout l'intérêt : il nous offre, dans sa fraîcheur native, la première grande synthèse théologique du christianisme.

¹ D'après la liste qu'il donne en Ad.Haer III,3,3

« **Gnose** » veut dire connaissance et, pour Irénée, la véritable gnose ne peut être que la foi chrétienne, selon laquelle, pour reprendre sa formule célèbre : « *La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant et la vie de l'homme c'est de voir Dieu* » (A.H. IV, 20,7). En effet, il faut savoir que dans les premiers siècles la foi chrétienne se présentait parfois comme une philosophie, c'est-à-dire un mode de vie, le plus souvent pratiqué en commun, en « école », dont le premier témoin, martyrisé à Rome vers 165, fut Justin de Naplouse.

Après avoir été déçu par différentes écoles philosophiques, Justin avait fini par se rallier à l'enseignement des Prophètes qui, avec « cinq mille, trois mille, deux mille, mille ou encore huit cents ans » d'avance, avaient annoncé la venue du Christ². En effet, alors que les Grecs comptaient leurs années à partir de la 194^e olympiade, pour nous 776 av J-C, et les Romains à partir de la fondation de Rome, pour nous 756 av J-C, et sans compter l'ancienneté des empires environnants, les Écritures juives remontaient bien plus haut : environ mille ans pour le règne de David, deux mille ans pour Abraham, sans parler du Déluge et même de la création du monde. Or, à cette époque, pour reprendre, mais en l'inversant, la phrase de Marx, la science ne visait pas encore à « *transformer le monde* », mais seulement à le « *comprendre* » tout en spéculant sur son commencement. Le temps était pensé comme cyclique et la question du sens de l'Histoire, avec une origine et une fin, question qui n'a pu naître qu'avec le christianisme qui lui donnait un centre comme point de départ, ne pouvait que commencer à se poser, ce que l'on trouve dans l'ouvrage d'Irénée et, plus tard, *La Cité de Dieu* de st Augustin.

« **Hérésie** », du verbe grec *haireîn*, « choisir », désigne l'erreur des « hérétiques » qui ont « choisi » de ne garder du contenu de la foi que ce qu'ils en comprenaient et leur semblait acceptable. C'est le plus souvent contre eux que les évêques se réunirent en concile pour les condamner officiellement avec la formule, *anathèma sit*, absente du concile Vatican II, concile qui selon le vœu du pape Jean XXIII, devait être une mise à jour de la présentation de la foi de l'Église. Ces « anathèmes » n'avaient pas d'autre but que de conserver la foi chrétienne dans son intégrité. Avant le concile d'Éphèse de 431 qui reconnut Marie « Mère de Dieu » (*Theotokos*), les premiers conciles œcuméniques furent essentiellement christologiques : celui de Nicée (325) contre l'arianisme, qui niait la divinité du Christ, et celui de Constantinople (381) qui le compléta en reconnaissant le Saint Esprit comme une personne égale aux deux autres, en divinité ; deux conciles qui fixèrent le dogme de la Trinité avec des mots non bibliques – en grec : une essence, trois hypostases ; en latin, une substance, trois personnes – alors que, depuis le début de l'Église, on baptisait « *au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit* », comme Jésus l'avait demandé à ses apôtres avant son Ascension (Mt 28,19).

C'est donc à partir de Jésus, « Dieu et homme », que, malgré le paradoxe et le scandale que cela pouvait provoquer, Marie étant aussi et d'abord une créature, la formule « *Marie, Mère de Dieu* » est entrée dans la foi chrétienne. En effet, il ne suffit pas de dénoncer une erreur pour qu'elle disparaisse et l'arianisme était alors toujours bien présent, comme il l'est d'ailleurs encore de nos jours, et la plupart des peuple barbares étaient baptisés ariens. Or, rappelons que c'est « *remplie de l'Esprit Saint* » et surprise par le tressaillement de l'enfant qu'elle portait en elle, qu'Élisabeth a pu dire : « *D'où me vient que la mère de mon Seigneur (ἡ μήτηρ τοῦ κυρίου μου) vienne vers moi ?* » (Lc 1,43), « Seigneur » étant pour les Juifs le mot utilisé, à la place du tétragramme, pour dire « Dieu ».

Or, en 431, Irénée de Lyon était mort depuis plus de deux siècles, et Augustin d'Hippone, devenu théologien chrétien après le concile de Constantinople, depuis quelques mois. Nous allons donc voir ce que ces deux théologiens, à partir des Écritures, sans rien leur ajouter ni rien en retrancher à la manière des hérétiques, ont pu dire de la Vierge Marie.

Nous partirons des écrits de saint Irénée qui écrivait à partir de sa foi contre ceux qui tentaient ou risquaient de la détruire, puis, plus brièvement, ce qu'en dit saint Augustin.

² Cf. *Premiers écrits chrétiens*, Notice de *Démonstration de la prédication apostolique*, p.1452.

Ce qu'était la Vierge Marie pour saint Irénée

1. La connaissance parfaite nous vient de la tradition apostolique

Avant de lire ce qu'Irénée a dit de la Vierge Marie, il semble utile de rappeler le fondement de sa foi qui, pour lui, était la véritable Gnose.

Voici le début du Livre III de son *Adversus hæreses*

Le Seigneur de toutes choses a donné à ses Apôtres le pouvoir d'annoncer l'Évangile, et c'est par eux que nous avons connu la vérité, c'est-à-dire l'enseignement du Fils de Dieu. [...] Car ce n'est pas par d'autres que nous avons connu l'Économie de notre salut, mais bien par ceux par qui l'Évangile nous est parvenu. Cet Évangile, ils l'ont d'abord prêché : ensuite, par la volonté de Dieu, ils nous l'ont transmis dans les Écritures, pour qu'il soit le fondement et la colonne de notre foi.

De quelle connaissance s'agit-il ? Alors que de nos jours il est convenu de ne reconnaître que des « vérités » scientifiques, le pluriel étant ici essentiel, il nous faut préciser qu'il s'agit ici de « *connaissance utile à notre salut* », ce qui, pour Irénée, comme pour les gnostiques, allait de soi ! Augustin définira la Révélation comme « *ce qu'il ne convient pas d'ignorer et que nous ne sommes pas capables de connaître par nous-mêmes* » (*Cité de Dieu*, XI,3), ce qui laisse toute latitude à nos recherches sur l'origine du monde, car foi et sciences sont choses différentes.

Or, à la source de cette Connaissance vraie, il y a l'enseignement du Fils de Dieu lui-même, toujours présent et agissant dans le monde depuis sa résurrection, lui dont l'Évangile a été « *prêché* » – disons « *partagé avec d'autres* », plus ou moins réceptifs, mis à l'épreuve de la confrontation – « *avant d'être écrit* ». Ce qui veut dire que les Écritures doivent être comprises, méditées, ruminées, par leurs témoins avant de pouvoir être transmises.

Car il n'est pas non plus permis de dire qu'ils ont prêché avant d'avoir reçu la connaissance parfaite, comme osent le prétendre certains qui se targuent d'être les correcteurs des Apôtres. En effet, après que notre Seigneur fut ressuscité d'entre les morts et que les Apôtres eurent été, par la venue de l'Esprit Saint, revêtus de la force d'en-haut, ils furent remplis de certitude au sujet de tout et ils possédèrent la connaissance parfaite ; et c'est alors qu'ils s'en allèrent jusqu'aux extrémités de la terre, proclamant la bonne nouvelle des biens qui nous viennent de Dieu et annonçant aux hommes la paix céleste ; ils avaient, tous ensemble et chacun pour son compte, « l'Évangile de Dieu ».

Aussi vrai que la vérité « s'impose » d'elle-même, cette « connaissance parfaite », les Apôtres l'ont reçue et ne l'ont pas inventée. Après la mort et la résurrection du Seigneur, Ils furent, par l'Esprit Saint, « *revêtus de la force d'en haut* », « oints », c'est-à-dire selon l'étymologie du grec Chrestos, traduction de l'hébreu Messiah, « christifiés », ce que signifie le nom « chrétiens » **Χριστιανούς** apparu à Antioche (Ac 11,26). Comme si un Autre parlait par leur bouche, *ils ne pouvaient pas ne pas parler de ce qu'ils avaient vu et entendu* (Ac 4,20). « *Remplis de certitude au sujet de tout* », rien ne pouvait les désarçonner, et ils proclamaient *la bonne nouvelle des biens qui viennent de Dieu* », dont le premier est la paix entre les hommes, une paix bien différente de celle que les hommes, ou les États, cherchent à s'imposer les uns aux autres

III, I,2 [...] Si donc quelqu'un leur refuse son assentiment, il méprise ceux qui ont eu part au Seigneur, méprise aussi le Seigneur lui-même, méprise enfin le Père ; il se condamne lui-même parce qu'il résiste et s'oppose à son salut - ce que font précisément tous les hérétiques.

La vérité qui vient de Dieu n'a rien d'une « option » puisqu'il en va de notre salut. Mais quelque chose en nous refuse de l'entendre et, cette chose, c'est précisément le péché.

2. La raison d'être de l'incarnation du Fils de Dieu.

L'incarnation du Fils de Dieu réalise concrètement notre union avec Dieu à laquelle, *créés à l'image et à la ressemblance de Dieu*, nous sommes « prédestinés » avant tout choix de notre part. Voici le résumé qu'en donne la *Démonstration de la prédication apostolique* :

§ 31. Donc le Verbe unit l'homme à Dieu et opéra la communion harmonieuse entre Dieu et l'homme, car si ce n'était pas lui, nous n'aurions pu d'aucune manière recevoir la moindre participation à l'incorruptibilité. En effet, tant que l'incorruptibilité était invisible et cachée, elle ne nous était d'aucune utilité : elle se fit donc visible, afin que nous puissions en recevoir en tous points notre part. Puisqu'en Adam, le Premier-être-façonné, nous avons tous été empêtrés et enchaînés à la mort du fait de la désobéissance, il fallait que la mort fût dissoute, par l'obéissance de celui qui s'était fait homme pour nous. Puisque la mort avait régné sur la chair, il fallait qu'elle fût abolie par l'entremise de la chair, et que cela affranchît l'homme de son oppression. Donc le Verbe se fit chair, pour que, par l'entremise de la chair grâce à laquelle le péché avait obtenu pouvoir, possession et domination, le péché fût aboli et ne se trouvât plus en nous. Voilà pourquoi notre Seigneur reçut une corporéité identique à celle du Premier-être-façonné : engageant le combat, il fallait qu'il luttât pour les pères et vainquît en Adam celui qui en Adam nous avait frappés.

Seul Dieu pouvait nous ramener vers lui, nous qui étions « perdus », et nous sauver d'une manière stable. Mais, pour cela, il fallait qu'il prît chair afin que la victoire de l'homme sur le mal soit bien la victoire d'un homme sur le mal qui affectait l'homme. Par sa mort et sa résurrection et à condition que nous le voulions et que nous nous unissions à lui par notre humanité, le Christ, « *Dieu et homme* », nous a effectivement libérés de la mort dans laquelle nous étions « *empêtrés et enchaînés du fait de la désobéissance* », mort qui consistait pour nous à nous priver nous-mêmes, et contre notre nature, de la vie de Dieu.

D'où cette conséquence, dans *l'Adversus Hæreses* :

III,18, 7 [...] Ceux donc qui disent qu'il ne s'est montré qu'en apparence, qu'il n'est pas né dans la chair et qu'il ne s'est pas vraiment fait homme, ceux-là sont encore sous le coup de l'antique condamnation. Ils se font les avocats du péché, puisque, d'après eux, la mort n'a pas été vaincue. Car celle-ci a « régné d'Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'avaient pas péché par une transgression semblable à celle d'Adam (Rm 5,14). Car la Loi, toute spirituelle qu'elle était, a seulement manifesté le péché, elle ne l'a pas supprimé. En effet, ce n'est pas sur l'Esprit que dominait le péché, mais sur l'homme. [...]

En niant l'incarnation du Fils de Dieu, les Gnostiques se privent eux-mêmes et privent ceux qui les écoutent, du seul moyen de salut possible, au profit de « médiations » de leur invention, toutes aussi complexes qu'inutiles. En effet, il n'y qu'un seul Fils de Dieu, « monogène », non-créé, et lui seul peut rétablir notre communion parfaite avec Dieu pour que nous puissions devenir ses enfants par adoption, alors que sans lui, nous ne pouvions tout au plus que désirer le devenir. Voilà, en effet, ce que ne pouvait pas nous donner la Loi de Moïse, elle-même destinée à nous rappeler notre dimension spirituelle, mais qui, selon saint Paul dans *l'Épître aux Romains*, nous a révélé le péché – ce qui nous empêche de nous tourner vers Dieu – mais nous abandonne à nos seules forces, voulant le bien, mais incapables de

l'accomplir. D'où ces trois états qu'Augustin reprendra également de saint Paul : « avant la Loi », « sous la Loi », et « sous la grâce ».

Toutefois Jésus n'a pu réussir ce salut de manière définitive que parce qu'il était Dieu :

III,19,1 [...] Ceux qui prétendent qu'il n'est qu'un homme, engendré de Joseph, demeurent dans l'esclavage de l'antique désobéissance et y meurent n'ayant pas encore été mélangés au Verbe de Dieu le Père et, n'ayant pas eu part à la liberté qui nous vient par le Fils selon ce qu'il dit lui-même : « *Si le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres* » (Jn 8,36). Méconnaissant en effet l'Emmanuel né de la Vierge, ils se privent de son don, qui est la vie éternelle (cf. Jn 4,10.14). [...] Nous ne pouvions en effet avoir part à l'incorruptibilité et à l'immortalité qu'unis à l'Incorruptibilité et à l'Immortalité. [...] Mais comment aurions-nous pu être unis à l'incorruptibilité et à l'immortalité, si l'Incorruptibilité et l'Immortalité ne s'étaient préalablement faites cela même que nous sommes, afin que ce qui était corruptible fut absorbé par l'Incorruptibilité et ce qui était mortel, par l'Immortalité, « *afin que nous recevions la filiation adoptive* » (Ga,4,5) ?

D'où le double témoignage des Écritures au sujet du Christ, selon qu'on en parle en tant qu'homme ou en tant que Dieu, deux états qui, loin de correspondre à deux périodes distinctes qui se succéderaient dans le temps, sont rigoureusement contemporains :

III,19,2. C'est pourquoi « *qui racontera sa génération ?* » (Is 53,8). Car « *il est homme, et pourtant qui le connaîtra ?* » (Jr 17,9). Seul le connaîtra celui à qui le Père, qui est dans les cieux, aura révélé que le « Fils de l'homme » qui « *n'est pas né de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme* », « *est le Christ, le fils du Dieu vivant* » (Mt 16,16). [...] Parce que, seul entre tous, il a reçu la génération éclatante qui lui vient du Père Très-Haut, et parce qu'il a aussi accompli la naissance éclatante qui lui vient de la Vierge, les Écritures rendent de lui ce double témoignage : d'une part, il est homme sans beauté, sujet à la souffrance, (cf. Is 53,2-3) assis sur le petit d'une ânesse (Za 9,9), abreuvé de vinaigre et de fiel (Ps 68,22), méprisé du peuple, descendant jusque dans la mort (Ps 21,7.16) ; d'autre part, il est Seigneur saint, admirable Conseiller (Is 9,5), éclatant de beauté (Ps 44,3), Dieu fort (Is 9,5), venant sur les nuées en Juge universel (cf. Dn 7,13-26).

III,19,3 [...] Ainsi donc, le Fils de Dieu, notre Seigneur, tout en étant le Verbe du Père, était aussi Fils de l'homme : car, de Marie, issue de créatures humaines et créature humaine elle-même, il avait reçu une naissance humaine.

3. La place de Marie dans l'économie du salut

§32. D'où vient donc la substance du Premier-être-façonné ? De la volonté et de la sagesse de Dieu, ainsi que d'une terre vierge : « *Car Dieu n'avait pas fait pleuvoir, dit l'Écriture, avant que l'homme ne vînt à l'existence et il n'y avait pas d'homme pour travailler la terre* » (Gn2,5). C'est donc de cette terre encore vierge, que Dieu prit du limon et façonna l'homme, principe de notre humanité. Récapitulant cet homme en lui, le Seigneur reçut ainsi la même économie de corporéité : il naquit de la Vierge par la volonté et la sagesse de Dieu, afin de montrer, lui aussi, par rapport à Adam, la similitude de sa corporéité et de se faire celui dont il était écrit à l'origine qu'il était homme selon l'image et la ressemblance de Dieu.

C'est la même « volonté et sagesse » de Dieu qui créa Adam à partir d'une terre vierge et le Christ à partir d'une mère vierge, la Vierge Marie, dont il reçut tout ce qu'elle-même avait reçu venant du premier homme, car « *pourquoi serait-il descendu en elle, s'il ne devait rien recevoir d'elle ?* » (III,22,2). Et c'est ainsi « *qu'il n'y eut point un autre ouvrage modelé et que ce ne fut pas un autre ouvrage qui fut sauvé, mais que celui-là même fut récapitulé, du fait que serait sauvegardée la similitude en question* » (III,21,10).

« Économie » désigne ici le déroulement de l'histoire du salut, le plan de la Providence, mais aussi la succession des âges de la vie humaine, puisque Jésus a connu « *la même économie de corporéité* » que le premier homme. Toutefois, ce n'est pas d'un bébé, mais du côté d'un jeune homme capable de reconnaître un « vis-à-vis » différent mais égal à lui-même, que fut mystérieusement extraite celle qu'Adam reconnut comme « l'os de ses os et la chair de sa chair », et qu'il nomma *Ishcha*, « femme ». La naissance du Fils de l'homme, si mystérieuse qu'elle soit, n'est donc pas une nouvelle création de l'homme, mais la remise à neuf de la première.

Cependant, cet événement aussi incroyable qu'inattendu, fut d'avance annoncé par le signe de l'Emmanuel, donné, au roi Achaz, et cela malgré ce roi qui, pour « ne pas mettre le Seigneur à l'épreuve », avait refusé de lui demander un signe (Is 7,12) :

III,19,3 [...] C'est pourquoi aussi le Seigneur lui-même nous a donné un « signe » dans la profondeur et dans la hauteur, sans que l'homme l'eût demandé, car jamais celui-ci ne se fût attendu à ce qu'une Vierge devint enceinte tout en demeurant vierge et mît au monde un Fils, à ce que le Fruit de cet enfantement fût « Dieu avec nous », à ce qu'il descendît dans les profondeurs de la terre pour y chercher la brebis perdue, c'est-à-dire son propre ouvrage par lui modelé, et à ce qu'il remontât ensuite dans les hauteurs pour offrir et remettre à son Père l'homme ainsi retrouvé, effectuant en lui-même les prémices de la résurrection de l'homme. Car, comme la tête est ressuscitée des morts, ainsi le reste du corps, c'est-à-dire tout homme qui sera trouvé dans la Vie ressuscitera à son tour, une fois révolu le temps de sa condamnation dû à la désobéissance ; alors ce corps ne fera plus qu'un « grâce aux articulations et aux ligaments » et il atteindra sa pleine vigueur par la croissance qui lui viendra de Dieu, chacun des membres occupants, dans le corps, la place qui lui sera propre et lui conviendra : car il y aura beaucoup de demeures auprès du Père, parce qu'il n'y aura beaucoup de membres dans le corps.

L'idée selon laquelle le Christ est la Tête de l'Église qui est son Corps, se trouve chez saint Paul (Col 1,18 ; Ep 1,22) et sera reprise par Augustin pour commenter le mystère de Ascension, car, là où la tête est passée, tout le reste du corps passera. Donc, « comme la tête est ressuscitée des morts, ainsi le reste du corps, c'est-à-dire tout homme qui sera trouvé dans la Vie ». Mais pour avoir la Vie, encore faut-il aller vers le Christ et, de bon cœur, se mettre à sa suite !

III,21,1. Dieu s'est donc fait homme, et le Seigneur lui-même nous a sauvés en nous donnant lui-même le signe de la Vierge. Par conséquent, on ne saurait s'accorder avec certains qui osent maintenant traduire ainsi l'Écriture : « *Voici que la jeune femme concevra et enfantera un fils* », selon la traduction qu'en donnent Théodotion d'Éphèse et Aquila du Pont, tous les deux prosélytes juifs. Ils sont approuvés par les Ébionites, qui prétendent Jésus engendré de Joseph, dévoyant ainsi autant qu'ils le pouvaient, cette grande Économie de Dieu et anéantissant le témoignage des prophètes, qui fut produit par Dieu. Cette prophétie fut faite avant la déportation du peuple à Babylone, c'est-à-dire avant la domination des Mèdes et des Perses. Elle fut traduite en grec

par les Juifs eux-mêmes, bien longtemps avant la venue de notre Seigneur, pour qu'on ne puisse absolument pas les soupçonner d'avoir voulu de la sorte se conformer à ce que nous souhaitions : car, s'ils avaient su que nous existerions un jour et que nous utiliserions les témoignages tirés des Écritures, ils n'auraient pas hésité à brûler entièrement leurs propres Écritures, car elles révèlent que toutes les autres nations auront part à la vie et montrent que ceux qui tirent gloire d'être la maison de Jacob et le peuple d'Israël sont déchus de l'héritage de la grâce de Dieu.

Ce texte est un bon témoignage de la rivalité entre Juifs et Chrétiens, que les Juifs voyaient comme des apostats. Comme en témoigne le martyr d'Étienne dans les *Actes des Apôtres*, ce sont en effet des Juifs que sont venues les premières persécutions contre ceux qui étaient pour la plupart d'anciens Juifs. Mais comment traduisons-nous dans nos Bibles, ἡ παρθένος, qui se trouve dans le grec de la Septante ? La *Bible de Jérusalem* et celle de l'AELF traduisent par « Vierge », mais la TOB par « jeune fille ».

« Ébionites », de l'hébreu *ebyon*, « pauvre », désigne des judéo-chrétiens qui, comme le laisse entendre Irénée, niaient la divinité de Jésus, comme la niaient les « adoptianistes », pour qui Jésus, né homme, aurait été adopté par Dieu lors de son baptême, et après eux, de manière plus subtile, les Ariens, puis l'Islam. Pour les Ébionites, Jésus n'était qu'un homme, alors qu'il n'était que Dieu pour les docètes qui ne voyaient son incarnation que comme une apparence.

Commentaire par Irénée de la prophétie de l'Emmanuel dans laquelle il est dit que l'enfant « mangera du beurre et du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien » :

III,21,4 [...] Par ces mots, l'Esprit Saint a donc soigneusement indiqué d'abord sa génération, qui lui vient de la Vierge ; puis son être, à savoir qu'il est Dieu, ce que signifie effectivement son nom d'Emmanuel ; sa manifestation enfin, à savoir qu'il est homme, ce qu'exprime la phrase « *Il mangera du beurre et du miel* », l'appellation d'« *enfant* » et les mots « *avant qu'il ne connaisse le bien et le mal* », car tout cela caractérise en effet un homme tout juste venu à l'existence. Quant au fait de « *rejeter le mal pour choisir le bien* », c'est en revanche un trait propre à Dieu, qui est dit pour éviter que le fait de manger du beurre et du miel ne nous entraîne à le voir seulement comme un homme et qu'inversement le nom d'Emmanuel ne nous le fasse penser comme un Dieu, dépourvu de chair

Tout est-il dit dans cet oracle ? Il reste à souligner que le Christ a récapitulé en lui-même la chair qu'il avait modelée.

III,22,3 Pour le montrer, Luc présente une généalogie qui part de la naissance de notre Seigneur jusqu'à Adam et qui comporte soixante-douze générations, reliant ainsi la fin au commencement et faisant voir que le Seigneur est celui qui a récapitulé en lui-même toutes les nations dispersées depuis Adam, toutes les langues et toutes les générations des hommes, ainsi qu'Adam lui-même. C'est aussi pour cela qu'Adam est appelé par Paul « *figure de celui qui devait venir* » (Rm5,14), car le Verbe, Auteur de toutes choses, avait ébauché d'avance en lui la future « économie » de l'humanité dont se revêtirait le Fils de Dieu, Dieu ayant constitué d'abord l'homme psychique pour que, à l'évidence, il fût sauvé par l'Homme spirituel (cf.1Co, 15,46). En effet, puisqu'il existait déjà celui qui sauverait, il fallait qu'advint aussi ce qui serait sauvé, pour que celui qui devait sauver ne fût point sans raison d'être.

Pour Irénée, la faute et ce qui pouvait la réparer font tous les deux partie du plan divin, lequel, comme l'expliquera Augustin, est éternel et ne peut être modifié au gré de causes accidentelles dues aux actes humains. Ce qui explique que Dieu soit resté silencieux après Auschwitz. En effet, nous ayant donné l'intelligence et le libre-arbitre, il ne peut ni agir, ni réfléchir à notre place, ni gommer les conséquences de nos actes ou de nos lâchetés. Quant à Adam, « figure de celui qui devait venir », s'il a donné à Jésus sa forme humaine, ce n'est que de lui qu'il peut recevoir le modèle de ce qu'il doit devenir pour partager l'éternité de Dieu : il ne peut donc éviter de passer par la mort, dont la croix et la résurrection du Christ ont changé radicalement le sens, mais seulement pour ceux qui ont foi en lui.

Il convient de ne pas confondre « psychique » et « spirituel » et donc, en grec, respectivement, *Psuchè* et *Pneuma*. *Psuchè* s'oppose au corps (*sôma*), pour désigner ce qui n'est pas visible dans un être humain, ce que nous nommons son âme ou son psychisme et ce sans quoi il ne serait pas, ou ne vivrait plus, ce qui est vrai pour tout être vivant. Mais, parce qu'il a le langage (*logos*), l'homme pense et peut, par les mots qu'il prononce ou quelque autre signe, extérioriser ce qu'il pense pour le rendre communicable, ce qui le rend capable de vérité, mais aussi de mensonge, d'erreur et d'illusion. *Pneuma*, l'esprit, en revanche, est un mot biblique que saint Paul oppose à la chair (*sarx*), laquelle désigne l'homme laissé à lui-même, surtout quand il est détourné de Dieu. En dehors de l'Esprit Saint, « esprit » peut donc aussi désigner notre pensée quand elle est ouverte à plus grand qu'elle, c'est-à-dire à la vérité et au principe de toutes choses : à « ce sans quoi rien ne serait », mais qui nous reste invisible.

Cependant et comme naturellement, l'homme, plus soucieux d'efficacité que de vérité, se préoccupe surtout des choses de ce monde et néglige de se tourner vers Dieu, si bien que, à moins d'un sursaut spirituel dont témoignent les sages – philosophes ou mystiques – il n'a pas d'autre perspective, au-delà des joies et des peines de son existence, que celle de sa mort corporelle, précédée ou suivie de celle de tous les autres, au point de désirer vainement la « sagesse » des animaux qui ne pensent pas. Pourtant, c'est cet être pensant, esprit et chair, que l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, est venu sauver de ce désespoir, tout en lui donnant le moyen de vivre de la vie-même de Dieu.

Mais il est temps de conclure sur rôle de la Vierge Marie, « cause de salut »

III,22,4.[...] De même qu'Ève, par sa désobéissance, fut pour nous-mêmes et pour tout le genre humain cause de mort, de même Marie, qui avait pour époux celui qui lui avait été destiné, et qui était cependant vierge, fut, par son obéissance, cause pour elle-même et pour tout le genre humain, de salut. [...] Ce qui a été lié ne peut être délié que si les liens des nœuds sont refaits en sens inverse, pour que les premiers liens soient défaites par les seconds et, autrement dit, que les seconds libèrent les premiers. Il se trouve ainsi qu'un premier lien est dénoué par une seconde attache et que la seconde sert à dénouer la première. C'est ce que le Seigneur avait en vue quand il disait que les premiers seraient les derniers et les derniers seraient les premiers. Et le prophète veut dire la même chose quand il affirme : « *Au lieu de pères qu'ils étaient, ils sont nés tes fils* » (Ps 44,17). Devenant « *Premier-né d'entre les morts* » et recevant dans son sein les anciens pères, le Seigneur les a fait renaître à la vie de Dieu, devenant lui-même le principe des vivants, parce qu'Adam était devenu le principe des morts. C'est pour cette raison que Luc a commencé sa généalogie à partir du Seigneur pour la faire remonter à Adam : il voulait montrer que ce n'est pas eux qui lui ont donné vie, mais lui qui les a fait renaître dans l'Évangile de vie. De la même manière le nœud de la désobéissance d'Ève a été dénoué par l'obéissance de Marie : ce que la vierge Ève avait lié par son manque de foi, la Vierge Marie l'a délié par sa foi.

Ce qu'était la Vierge Marie pour saint Augustin

À l'époque d'Augustin, il n'y avait pas de fête mariale établie en Afrique, mais on aimait fêter les martyrs et, avec la fin des persécutions, la virginité consacrée et la vie en serviteur de Dieu (en moine), avaient remplacé le martyre comme moyen de suivre le Christ de plus près.

Dans les nombreux traités d'Augustin, de longueurs très inégales, aucun n'est consacré à la Vierge Marie, mais il en parle, à l'occasion, dans certains traités et dans ses sermons.

C'est tout particulièrement le cas dans deux ouvrages composés, vers 401, en réponse à la querelle initiée par un moine romain, Jovinien, qui remettait en question la supériorité spirituelle de la virginité consacrée sur le mariage : le *De bono conjugali*, « Le bien du mariage » et le *De sancta virginitate*, « La virginité consacrée », qui lui faisait suite. Sa réponse consistait à dégager la signification de chacun de ces deux modes de vie et à montrer « *combien est grand le don de la virginité et avec quelle humilité il fallait le garder* ». Autrement dit : que les vierges consacrées ne se prévalent pas du don plus éminent qu'elles ont reçu d'en haut, pour mépriser par comparaison ceux qui ont été les pères et les mères du peuple de Dieu ! Ceux-là aussi servent le Christ à venir, par la propagation des enfants.

De la sainte Virginité (extraits)

2. Comme Marie, l'Église est mère et vierge. Marie a mis au monde corporellement la Tête de ce corps, l'Église met au monde spirituellement les membres de cette Tête. Chez l'une, pas plus que chez l'autre, la virginité n'empêche la fécondité ; ni chez l'une ni chez l'autre, la fécondité ne détruit la virginité.

Ce parallèle entre Marie et l'Église, Augustin semble le tenir d'Ambroise, alors que celui d'Ève et de Marie, Irénée semble l'avoir reçu de Justin. Pour Augustin, Marie est le modèle ou la figure de l'Église. Sa virginité anticipe et fonde la virginité propre de l'Église.

3. [...] À celui qui lui disait : « *Bienheureux le ventre qui t'a porté!* », le Christ répondit : « *Bien plus heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent* » (Lc 11,27-28). Sa proximité maternelle eut été inutile à Marie, si elle n'avait eu plus de bonheur à porter le Christ dans son cœur que dans sa chair.

4 [...] Le Christ, avant même d'être conçu, a choisi, pour naître d'elle, une vierge qui s'était consacrée à Dieu. C'est ce qu'indiquent les paroles de Marie en réponse à l'Ange qui lui annonçait sa maternité : « *Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ?* » [...] Naissant ainsi d'une vierge qui, avant même de savoir qui naîtrait d'elle, avait résolu de rester vierge, le Christ préféra approuver la sainte virginité que l'imposer. Même chez la femme de qui il a reçu la forme du serviteur, il a voulu que la virginité fût bien libre.

Comme Irénée, et en écho à la prophétie de l'Emmanuel dans la version de la Septante, Augustin a bien lu *parthenos* (=vierge) dans le texte de Luc et non pas « jeune fille » (encore vierge), comme nous sommes habitués à l'entendre. Ce qui donne tout son poids à la prophétie d'Isaïe et son sens à la question de Marie, laquelle nous est ainsi donnée comme la première « vierge pour le Royaume de Dieu », même si ce jour-là, elle ne pouvait pas le savoir.

5 [...] Marie elle-même, en faisant la volonté de Dieu, n'est, corporellement, que la mère du Christ ; mais spirituellement, elle est et sa sœur et sa mère.

Augustin n'a pas l'audace de dire Marie « Mère de Dieu », comme le proclamera le concile d'Éphèse (431), pour confirmer que Jésus est vraiment et à la fois homme et Dieu.

6. Par-là, elle est la seule femme à être vierge et mère, non seulement selon l'esprit, mais aussi selon le corps. Et elle est mère en vérité selon l'esprit, non de notre Tête qui est le Sauveur lui-même - spirituellement, elle est plutôt sa

fille, car tous ceux qui auront cru en lui, et elle est du nombre, sont appelés à juste titre les fils de l'époux (Mt9,15) - mais bien de ses membres, et nous en sommes, car elle a coopéré, par la charité, à la naissance dans l'Église des fidèles qui sont les membres de cette Tête ; selon la chair, au contraire, elle est la mère de la Tête elle-même. Il fallait en effet que notre Tête, par un miracle insigne, naquît selon la chair d'une vierge, pour signifier que ses membres naîtraient selon l'esprit de cette autre vierge qu'est l'Église. Seule donc, Marie est vierge et mère et selon l'esprit et selon le corps ; elle est la mère du Christ et la vierge du Christ ; mais l'Église, chez les saints qui posséderont le Royaume de Dieu, est, selon l'esprit, tout entière mère du Christ, tout entière vierge du Christ : selon le corps, en revanche, elle ne l'est pas tout entière, mais chez certains, elle est la vierge du Christ, chez d'autres elle est mère, mais non du Christ. Les chrétiennes mariées et les vierges consacrées à Dieu, dont la conduite est sainte, dont la charité procède d'un cœur pur, dont la conscience est bonne et la foi sincère (1Tm1,5) sont elles aussi spirituellement les mères du Christ, parce qu'elles font la volonté de son Père. Mais celles qui, dans la vie conjugale, engendrent selon la chair, deviennent mères, non du Christ mais d'Adam : aussi se hâtent-elles de faire de leur progéniture, par le moyen des sacrements, des membres du Christ, car elles savent ce qu'elles ont mis au monde.

Pour Augustin, Marie est donc davantage prise en compte pour son rôle dans l'économie du salut que comme celle à qui l'on demande de prier pour nous. En effet, Dieu seul accorde sa grâce et il n'y a pas de place pour une médiatrice, à côté de l'unique Médiateur.

« Deux parents nous ont conduits à la mort : Adam et Ève... Deux parents nous ont conduits à la vie : le Christ et l'Église », peut-on lire dans le Sermon 22. Ou encore, dans le Sermon 72A, 7 : « Marie est sainte, Marie est bénie, mais l'Église est meilleure que la Vierge Marie. Pourquoi ? Parce que Marie fait partie de l'Église. Elle en est un membre saint tout à fait exceptionnel, le membre le plus merveilleux, mais néanmoins un membre du corps tout entier »

C'est de cette vérité que se souviendra le concile de Vatican II dans *Lumen gentium* § 56, en faisant référence à Irénée de Lyon et Augustin d'Hippone :

Marie, fille d'Adam, donnant à la Parole de Dieu son consentement, devint Mère de Jésus et, épousant à plein cœur, sans que nul péché ne la retienne, la volonté divine de salut, se livra elle-même intégralement, comme la servante du Seigneur, à la personne et à l'œuvre de son Fils, pour servir, dans sa dépendance et avec lui, par la grâce du Dieu tout-puissant, au mystère de la Rédemption. C'est donc à juste titre que les saints Pères considèrent Marie non pas simplement comme un instrument passif aux mains de Dieu, mais comme apportant au salut des hommes la coopération de sa libre foi et de son obéissance. En effet, comme dit saint Irénée, « par son obéissance elle est devenue, pour elle-même et pour tout le genre humain, cause du salut » [Irénée, *Adversus haereses* III,22,4]. Aussi avec lui, un bon nombre d'anciens Pères disent volontiers dans leurs prédications : « Le nœud dû à la désobéissance d'Ève s'est dénoué par l'obéissance de Marie ; ce qu'Ève la vierge avait noué par son incrédulité, la Vierge Marie l'a dénoué par sa foi » [Ibidem] ; comparant Marie avec Ève, ils appellent Marie « la Mère des vivants » et déclarent souvent : « Par Ève la mort, par Marie la vie » [Augustin, *Sermon* 51, 2, 3 ; *Sermon* 232,2].